Les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston

Vanessa Massoni da Rocha

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/244>

DOI : 10.4000/eccs.244

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 10 juillet 2013

Pagination : 51-58

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Vanessa Massoni da Rocha, « Les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 74 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/244> ; DOI : 10.4000/eccs.244

LES ENJEUX DE LA MÉMOIRE DU PAYS NATAL CHEZ NANCY HUSTON

Vanessa MASSONI DA ROCHA
Université Fédérale Fluminense

Cet article vise à observer la représentation mémorielle du pays natal dans des ouvrages de Nancy Huston à partir des notions développées par Le Goff, Macron et Augé. Il s'agit d'étudier les promesses de fabrication fictive mises en places par cette écrivaine migrante pour laquelle l'enfance canadienne est à resignifier dans le processus de déterritorialisation. Convaincue que le départ produit, en même temps, des ruptures avec le lieu d'origine et des stratégies d'appartenance dans les nouveaux espaces d'adoption, Nancy Huston essaie de faire correspondre certaines facettes d'elle-même à la recherche d'une coexistence moins angoissante entre le Canada et la France. De cette manière, la scène fictive demeure un espace privilégié pour faire peau neuve et pour réinventer la mémoire de l'enfance albertaine.

This article aims to observe the way memory represents the homeland in publications of Nancy Huston out of concepts developed by Le Goff, Macron, and Augé. We examine the promises of fictitious manufacturing put in place by this migrant writer for whom her Canadian childhood needs to be revisited in the process of deterritorialization. Convinced that the initial departure causes rupture with the place of origin and local strategies in the new space of adoptions, Nancy Huston tries to grasp with some of her deep feelings while searching for a less agonizing coexistence between Canada and France. In this way, fiction remains a privileged space to reinvent Alberta's childhood memory and the adult self.

Les manières de constituer la mémoire ont fait l'objet de nombreuses productions dans différents domaines de l'expression. Dans ce préambule il s'avère important de mettre en relief une parabole revisitée à plusieurs reprises. Il s'agit du choix de deux éléments capables d'illuminer et de distinguer deux manières de s'approprier l'espace et de le façonner dans les nuances de la mémoire et de l'oubli.

Dans son ouvrage *L'Homme ralenti* paru en 2006, J.M. Coetzee propose deux catégories identitaires représentées par les figures du chthonien et du papillon (COETZEE 2006 : 297, 208). Tandis que le chthonien fait allusion au besoin de bien garder les pieds sur la terre natale, le papillon personnifie le besoin de flâner, de survoler, d'adopter l'errance. Une configuration similaire est présentée dans l'essai *L'arpenteur et le navigateur* de Monique LaRue, publié en 1996. LaRue identifie l'arpenteur comme celui qui est fortement attaché à sa terre et qui refuse de quitter son lieu de prédilection. A son tour, le navigateur s'imprègne constamment des promesses des départs et d'arrivées ne connaissant pas d'amarres. Emile Ollivier, dans son livre *Passages*, paru en 1994, met en scène les images de la pierre et du pollen, associant la première à

la vie sédentaire et aux besoins de repères clairs et la deuxième aux offres de déplacement et de mobilité du nomadisme. Il faut préciser qu'il n'est pas question de proposer une liste exhaustive de différents symboles d'appartenance mais de prendre en compte cet imaginaire d'appropriation des lieux, qui scinde le choix de sortir ou celui de rester.

A partir de ses textes, l'écrivaine Nancy Huston nous permet de l'associer aux images de papillon, de navigateur et de pollen. Ayant choisi de quitter son pays natal dès sa tendre enfance, Huston a construit sa mémoire par le biais du départ, de la rupture, de la déambulation. En effet, cette coupure envers le Canada figure très profondément dans ses écrits et nous invite à imaginer que le chthonien et le papillon peuvent être des facettes d'un même être. C'est en quittant son pays d'origine qu'elle a pu rétablir des liens d'identification, ce sont les yeux de la distance qui ont forgé une mémoire du pays natal. Après une longue période, c'est grâce à l'écriture que ce pays lointain abandonne son état d'hibernation. A travers ses textes, Nancy Huston se permet de peindre de nouvelles couleurs un passé abandonné et se réapproprie son histoire. Les longues saisons d'apathie et de silence sont emportées par un mouvement de reconquête, indiquant que l'acte de nier et de taire ne suffit pas pour faire le deuil d'un passé. Décidée à transformer son passé canadien en paysage et en thème de ses productions, Huston en fait le protagoniste de son livre *Nord Perdu* : « Un souvenir, il faut lui rendre visite de temps à autre. Il faut le nourrir, le sortir, l'aérer, le montrer, le raconter aux autres ou à soi-même. Sans quoi, il dépérit » (HUSTON 1999 : 99). Huston semble suivre de près sa recette. Contre l'oubli il est nécessaire de faire émerger les forces du souvenir, il faut parler, remémorer, partager, mettre à jour ce qui pourrait autrement disparaître. Toutefois, la mémoire et l'oubli ne semblent guère être des instances rivales. En effet, comme le souligne Marc Augé, « la mémoire et l'oubli sont solidaires, tous deux nécessaires au plein emploi du temps » (AUGE 2001 : 121-122), « la mémoire et l'oubli entretiennent en quelque sorte le même rapport que la vie et la mort » (*ibid*, p.20). Dans ce sens, il est clair que le rapport d'interdépendance qui fait croiser ces forces vitales à un autre rapport avec le passage du temps.

A partir de ce constat sur les usages de la mémoire, nous nous consacrons dans cette communication à analyser le parcours et les enjeux mémoriels dans deux ouvrages de Nancy Huston, à savoir: *17 écrivains racontent une enfance ailleurs* et *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*. Dans ces textes, il est question d'illuminer la mémoire, de re-signifier le Canada et de prendre un regard critique et créatif envers les ambiguïtés entre l'origine et la vie contemporaine. Le premier livre évoque le désir de fuite, d'échappement de la petite fille ne coïncidant pas avec le territoire qui l'entoure. *Pour un*

patriotisme de l'ambiguïté privilégie le premier retour au Canada trente ans après le départ et l'adoption de la France et de la langue française. Il s'organise comme un carnet de voyage où sont notées toutes les impressions de cette traversée troublante et complexe où il était impératif de revivre les souvenirs. En fait, les deux documents, de différentes typologies textuelles, mettent en scène une écrivaine mettant sa verve littéraire au service de l'affirmation identitaire et du « récit des souvenirs » (*ibid* : 31).

Dans *17 écrivains racontent une enfance ailleurs*, publié en 1993, Nancy Huston retrace sa première tentative d'évasion du Canada, à l'âge de six ans. Les allusions à des fuites, à la reconstruction de la mémoire, au besoin de « perdre le Nord » (HUSTON 1999 : 12) et de réinventer le passé en exil, imprègnent le travail critique et fictif de cet auteur canadien ayant choisi la France et, plus précisément, la région du Berry, comme espace d'adoption. Nancy Huston privilégie les thèmes de la représentation du départ et du malaise envers le territoire dans de nombreux autres textes centrés, en grande partie, sur des expériences familiales conflictuelles. Des familles reconfigurées, marquées par le temporaire, par les renoncements et par les départs successifs défilent au long de la production fictionnelle d'Huston, pour qui l'expérience du déplacement est connue, depuis l'enfance, comme une invitation aux réinventions identitaires pour se faire peau neuve.

L'intrigue de cette courte narration autobiographique, appelée « Deux voyages retour simple » met en valeur le désir de quitter Edmonton pour rencontrer sa grand-mère en Allemagne. A l'âge de six ans, Nancy et son frère Lorne, huit ans, sont complices d'un plan ambitieux pour fuir la maison. Des complots et des calculs précis mettent en scène la construction d'un radeau pour traverser l'Atlantique, d'une cachette à la cave pour les conserves qui seront mangées dans la traversée et, bien entendu, l'achat de barbes de nains comme déguisement. Cette aventure ne tarde pas à être découverte. La tentative frustrée d'évasion s'insère dans la prémisse élaborée par Paola Calvetti : « Je suis certaine qu'il faut partir des premières années de la vie pour définir tout le reste » (CALVETTI 2009 : 179). Huston en était certainement consciente. Son côté pollen, papillon et navigateur s'est très tôt imposé et a sensiblement conditionné son rapport complexe envers le Canada, un pays qu'il fallait absolument laisser derrière soi.

Convaincue que le départ produit, en même temps, des ruptures entre le lieu d'origine et les stratégies d'appartenance dans les nouveaux territoires, Nancy Huston essaie de faire correspondre certaines facettes d'elle-même à la recherche d'une coexistence moins angoissante entre le Canada et la France. En s'appuyant sur l'idée qu'« il est tout simplement inadmissible que l'on ne

dispose que d'une seule vie » (HUSTON 1999 : 115), elle se dédie à renouveler son passé en province albertaine afin de mieux habiter cet héritage décrit par elle-même dans le roman *Trois fois septembre* : « Ça peut être lourd, un héritage. Tu peux les traîner avec toi dans tous tes déménagements... Tu peux les détruire et le regretter plus tard ou pas... » (HUSTON 1989 : 217). L'enfance canadienne mérite d'être re-signifiée dans le processus de déterritorialisation. Il est question de retravailler cet héritage, de le façonner, de le maîtriser pour, enfin, le surmonter. Marc Augé dans son essai « Les formes de l'oubli » déclare que : « Dès qu'on prend le risque de mettre les souvenirs en récit, on court celui de ne plus jamais se souvenir que du premier récit ou de ceux qui l'auront suivi, apportant leur ordre et leur clarté à ce qui n'était d'abord qu'impressions confuses et singulières. L'ennui, avec les souvenirs d'enfance, c'est qu'ils sont bientôt remodelés par les récits de tous ceux qui les prennent en charge : parents ou amis qui les intègrent à leur propre légende. » (AUGE 2001 : 31)

Dans l'essai *L'espèce fabulatrice* paru en 2008, Nancy Huston prétend que « notre mémoire est une fiction » (HUSTON 2008 : 25). Cette définition peut être considérée une phrase-synthèse de l'idée que l'être humain est une espèce essentiellement fabulatrice. De cette façon, complètement immergé dans ses fabulations, l'homme crée, invente et joue avec sa mémoire en complétant les trous de ses nombreuses imperfections avec de généreuses doses d'imagination. L'article « La mémoire trouée », permet à Nancy d'observer qu'« il y a un terrain sacré. Il y a une partie au moins de mon être que l'on ne peut ni envahir ni dénaturer, et dont on ne peut jamais me déposséder : c'est ma mémoire » (HUSTON 1999 : 96). Paul Ricoeur, dans son étude *La mémoire, l'histoire et l'oubli* rappelle que « la mémoire est une organisation de l'oubli » (RICOEUR 2000 : 582) et que le travail de la mémoire se concrétise grâce au travail de l'écriture. Il met en évidence le fait que la vie est un tissu d'histoires racontées et que le processus de narration se révèle un moyen privilégié d'organiser le flou des souvenirs et des moments passés. Dans ce sens, le récit se montre la forme par excellence, pour conserver les impressions, pour donner une cohérence et une unité aux bribes de souvenirs travaillés par l'oubli. Jacques Le Goff reconnaît une « dimension narrative » (LE GOFF 2003 : 426) capable de reconstituer les faits qui seront reproduits. A son tour, Augé, Citant Pontalis, fait écho à Le Goff quand il explique qu'« il faut moins se souvenir qu'associer » (AUGE 2001 : 34). De ce fait, Huston a pu survivre au « trauma » du départ et de la vie en tant qu'étrangère en prenant appui sur sa verve littéraire et les promesses des feuilles blanches qui l'ont aidée à prendre d'une certaine manière, le contrôle des circonstances. Nancy Huston, dans l'essai « Nord Perdu », définit les personnes à partir de leurs manques, de leurs

incomplétudes : « nous sommes une construction, une histoire pleine de trous, un livre aux pages arrachées » (HUSTON 1999 : 100).

Ricoeur et Augé affirment également que nous ne nous souvenons pas exactement du moment passé, nous nous rappelons, en réalité, des impressions de ce moment qui demeure en notre mémoire. À partir de cette idée, nous nous tournons vers la définition de Macron pour qui : « Le souvenir est toujours la mimesis d'un original connu » (MACRON 2000 :19). L'action de se souvenir met en relief la fonction d'éveiller une représentation, une image, une impression, un vestige, un trait qui a pu se maintenir vivant dans la mémoire. De cette manière, à partir de cette énumération on s'approche de la définition du souvenir et, par conséquent, de l'idée fragmentée essentielle à la compréhension du fonctionnement de la mémoire. Si d'un côté, se souvenir semble évoquer des bribes d'événements, « inscriptions qui ont été conservées » (*ibid* : 18), d'un autre côté, oublier c'est abandonner un fait, un produit fabriqué par la mémoire, le laisser périr dans quelque partie de nous-mêmes. « La mémoire est un exercice difficile, de rétrospection, d'anamnèse, du présent en direction au passé » (*ibid* : 26). La fabulation que Nancy Huston associe essentiellement à la mémoire s'inscrit dans un processus de création qui fait appel à la capacité humaine de surmonter les vides ou les troubles de ses souvenirs.

En mars 1994 Nancy Huston présentait une communication à l'Université de Montréal, centrée sur son retour l'année précédente au Canada. Avec le sous titre de *Notes autour d'un voyage aux sources*, l'article tirée de la communication met en scène la visite de Nancy à sa terre natale et la présentation de celle-ci à ses deux enfants et à son mari. À propos de ce retour, Pamela Sing écrit que « revenir en Alberta n'est donc pas un retour au doux foyer, mais une épreuve en plus. (...) Entreprise délicate qui consiste en une prise de conscience de sa double particularité d'enfant et de traumatisée » (SING 2004 : 65).

Le texte de Nancy se présente comme un journal de bord écrit entre le 4 et le 19 juillet. Ses impressions commencent à peine dans l'avion où des vidéos touristiques diffusent des éléments primordiaux et, selon l'écrivaine, profondément discutables, de la culture de Calgary. Dans ses écrits, de nombreuses considérations sur l'architecture, l'alimentation, l'iconographie et le langage démontrent la déception de l'écrivaine devant une métropole dont les signes identitaires ont été détournés par la modernisation, une métropole qui « a effacé sont passé – déjà suffisamment mince ! – et vit à la surface de son présent » (HUSTON : 249). La voracité de la ville à effacer ses vestiges, demeure un thème incontournable chez Nancy Huston qui la fait partager

l'épisode de la disparition d'un jardin d'une des maisons de son enfance. « Plus la moindre trace du jardin où, avec mon frère, on lançait nos tortues dans des courses échevelées » (HUSTON : 254). Nous sommes pris par la sensation que l'effacement du jardin et des constructions d'avant, finira par les condamner à l'oubli. Du temps jadis, persistent les souvenirs des jeux, des arbres et des paysages qui ont disparu. La frustration de l'expectative et l'étonnement devant ces scènes décevantes, amènent l'auteur à ressentir un sentiment croissant d'éloignement envers le territoire. Le constat du vide, de l'impossibilité d'intégration et la sensation d'impuissance, s'imposent chez celui qui se voit refuser son droit de revoir et de revivre les moments présents dans la mémoire. Le présent dissonant offusque la mémoire du paysage et s'enchaîne une séquence désastreuse de malentendus. Une ville sans passé telle que Léonie, ville imaginée par Italo Calvino, qui « se refait tous les jours » (CALVINO 1990 : 105) sans se rendre compte qu'elle perd ses spécificités et son histoire.

Si, dans *Deux voyages retour simple* Nancy Houston s'applique à raconter son projet précoce de s'en aller, dans *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, l'écrivain perd définitivement ses repères quand on la prive de rencontrer son enfance. Puisque ses légers souvenirs n'appartiennent plus aux paysages de la ville, son sentiment d'exclusion ne fait que grandir.

Salman Rushdie, dans l'essai *Patries imaginaires*, étudie les points de contact et de répulsion qui s'imposent aux écrivains exilés lors de leur retour au pays natal. En respectant les spécificités entre son exil et celui de Nancy Huston : elle a quitté spontanément le Canada et a choisi le français comme langue de vie et de travail tandis que lui a dû quitter l'Inde et se réfugier en Angleterre pour des raisons culturelles et politiques, il y a dans les réflexions de Rushdie des éléments qui rapprochent les deux écrivains, notamment en ce qui concerne le déplacement de pays et de langues. Dans ce contexte, le sentiment des écrivains migrants lors de leur retour au pays natal, s'impose comme thématique majeure et récurrente dans leurs textes. Rushdie déclare que :

Si nous nous retournons, nous devons aussi savoir- ce qui fait naître de profondes incertitudes – que notre éloignement physique (...) signifie presque inévitablement que nous ne serons plus capables de reconquérir précisément ce qui a été perdu ; qu'en bref. Nous créerons des fictions, non pas des villes ou des villages réels, mais des patries imaginaires, invisibles (RUSHDIE : 20)

Alors, nous pouvons reconnaître que l'Alberta de *Cantique des plaines* n'est rien d'autre qu'un Alberta imaginaire, forgé dans la fiction et courbé aux désirs inquiets de l'écrivain Nancy Huston. Rushdie confesse avoir vécu la même frustration que Nancy Huston quand il s'est aperçu que le paysage qu'il

avait retrouvé en Inde ne pourrait jamais être l'Inde de ses écrits et de ses souvenirs :

En regardant par la fenêtre une ville totalement différente de celle que j'imaginai sur le papier, j'étais continuellement harcelé par ce problème jusqu'à ce que je me sente obligé de l'affronter dans le texte (...) ce que j'écrivais en réalité était un roman de la mémoire et sur la mémoire, et que mon Inde n'était que cela : « mon » Inde, une version et rien de plus qu'une version parmi les centaines de millions de versions possibles (RUSHDIE : 21).

La différence essentielle que nous remarquons ici, entre l'écriture de Huston et celle de Rushdie, vient du fait que l'écrivaine a écrit une version possible de l'Alberta en supprimant de sa narration quelques éléments (comme l'importance de la culture « western » et le rôle de quelques personnalités, comme le père Lacombe) qui dans son opinion, dissonaient avec la région et contribuaient négativement à l'écriture de son identité. Ainsi, la version de Nancy Huston était, dès le début, condamnée à s'éloigner de la dite « réalité ». Non seulement parce qu'il s'agissait d'une écriture basée sur une mémoire fragmentaire, nourrie par la distance et ses possibilités, mais, surtout, parce qu'elle avait l'intention de réécrire un passé, de le réinventer, de forger un passé différent de tout ce qu'il avait été. Pamela Sing analyse cette pulsion de Nancy Huston en examinant sa réécriture du passé et déclare qu'elle « a tenté l'impossible : écrire un retour en Alberta qui soit en même temps un irrémédiable éloignement de cet espace » (SING 2004).

Alors, nous pouvons reconnaître que l'Alberta repris dans le roman *Cantique des plaines* paru en 1993, n'est rien d'autre qu'un Alberta imaginaire, forgé dans la fiction et courbé aux désirs inquiets et fabulateurs de Nancy Huston. Dans la concrétisation de ce voyage expérimenté avant l'écriture de *Cantique des plaines*, Nancy a trouvé d'immenses lacunes entre ses souvenirs et la réalité qui l'entourait. Ce rendez-vous manqué annonce son désarroi envers la ville et transforme son rapport *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, en une série d'énumérations de défaites, de la laideur et de l'artificialité de cet espace urbain. Bref, comme Nancy Huston ne cesse de l'écrire, son retour au Canada a rendu plus vivant son ambiguïté d'appartenance et la double exclusion vécues dans les pratiques quotidiennes. Dans ce tiraillement figurent l'existence embarrassante des papillons et des chthoniens, du pollen et de la pierre, du navigateur et de l'arpenteur : des richesses difficiles à gérer. Les yeux qui partent s'attachent au paysage abandonné, comme des repères fondamentaux de la mémoire d'un pays natal que l'on a dû mal à oublier.

En guise de conclusion, les enjeux de la mémoire du pays natal chez Nancy Huston privilégient le rapport laborieux entre le chemin de l'oubli et la

construction des souvenirs dont le point de rencontre figure dans le domaine créatif de l'écriture. Marc Augé nous apprend qu'« il faut oublier pour rester présent, oublier pour ne pas mourir, oublier pour rester fidèle » (AUGE 2001 : 122). Il offre un proverbe savoureux qui clôt cet article: « Dis-moi ce que tu oublies, je te dirai qui tu es » (AUGE 2001 : 26).

Bibliographie

- AUGE, Marc (2001). *Les formes de l'oubli*. Paris : Rivages Poche/ Petite Bibliothèque.
- CALVETTI, Paola (2009). *L'amour est à la lettre A*. Paris: Presse de la cité.
- CALVINO, Italo (1990). *As cidades invisíveis*. São Paulo: Companhia das Letras.
- COETZEE J.M (2007). *O homem lento*. São Paulo: Companhia das Letras, 2007.
- HUSTON, Nancy (1989). *Trois fois septembre*. Paris : Seuil.
- ____ (1993). *Cantique des plaines*. Paris : Actes Sud.
- ____ (1995). « Pour un patriotisme de l'ambiguïté » In *Désirs et réalités: textes choisis (1978-1994)*. Montréal : Lémeac, p. 237-262.
- ____ (2008). « Deux voyages retour simple » In *17 écrivains racontent une enfance d'ailleurs*. HUSTON, Nancy et SEBBAR, Leïla (org.). Paris : J'ai lu.
- ____ (1999). *Nord perdu*, suivi de *Douze France*. Montréal: Lémeac.
- ____ (2008). *L'espèce fabulatrice*. Montréal: Lémeac.
- LARUE, Monique (1996). *L'arpenteur et le navigateur*. Montréal: Fides/CÉTUQ.
- LE GOFF, Jacques (2003). *História e memória*. São Paulo : UNICAMP (traduit du français).
- MACRON, Emmanuel (2000). «La lumière blanche du passé – Lecture de La Mémoire, l'histoire et l'oubli, de Paul Ricoeur » In *ESPRIT- Les historiens et le travail de la mémoire* no. 266-267 Paris : août / septembre.
- OLLIVIER, Emile (1994). *Passages*. Paris : Le serpent à Plumes.
- RICOEUR, Paul (2000). *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris : Seuil.
- RUSHDIE, Salman. (1993) *Patries imaginaires*. Paris: Christian Bourgois (traduit de l'anglais).
- SING, Pamela (2004). « Stratégies de spatialisation et effets d'identification ou de distanciation dans *Cantique des plaines* » in DVORAK M. & KOUSTAS J. *Vision, division : l'oeuvre de Nancy Huston*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.